

**Tric Trac
Flash**

Sommaire

Notre invité : Éric Dupont

<i>La logeuse</i> (extrait).....	9
<i>Bestiaire</i> (extrait).....	12

Flash

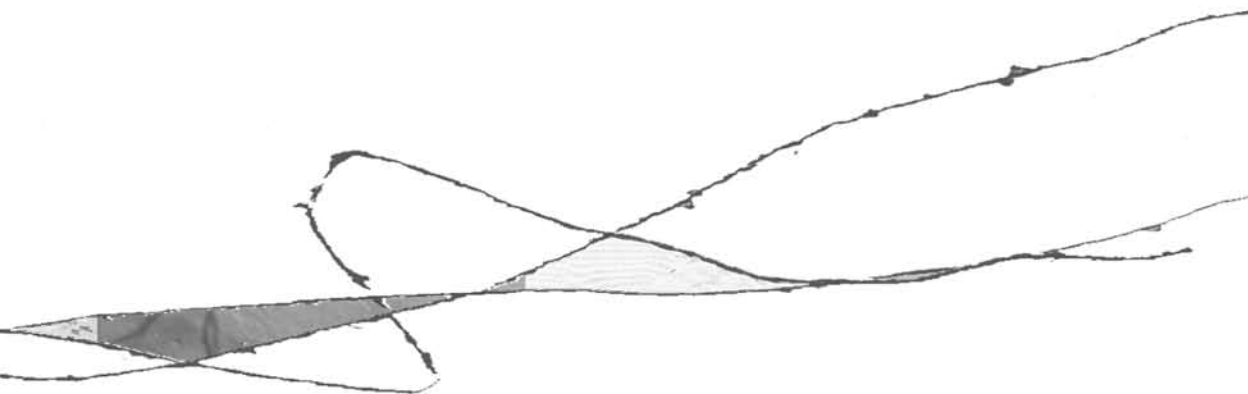
Jennifer Bélanger Corps célestes.....	17
Hugo Bourcier Octobre est un palindrome.....	18
Virginie d'Amours-Licatèse Un réveil.....	19
Charles Dansereau C'est toi qui es parti.....	20
Geoffroy Delorey Psychose Toxique N° 27.....	21
Marianne Desrochers Le lampadaire.....	22
Marie-Ève Groulx D'ordinaire, je ne déclenche pas les passions.....	23
Geneviève Ladouceur Réponse à son cri.....	24
Maude Marineau-Cyr <i>Cela fait des jours</i>	25

Textes de la collection *Prise 1*

Geneviève Ladouceur <i>Eaux mortes</i> (extrait).....	29
Alexandre Turcotte <i>Chroniques de banlieue</i> (extraits).....	31

LES POIGNETS COINCÉS DANS L'AUTOMNE ON PLANE
SANS SAVOIR TOMBER DU HAUT DUPONT D'ÉRIC AU
CREUX DU COURT-CIRCUIT DES COULEURS ABSORBÉES
À COUP DE MÉMOIRE POLAROID ON OUBLIE PUIS ON
SE SOUVIENT SE SOUVIENT QU'ON OUBLIE NOS SIX
FRÈRES DANS LE TROU DU MUR NOYÉ D'UNE LUMIÈRE
BLEUE ET BLANCHE QUI CASSE NOS LANGUES
OBSCURÉMENT ZEBRÉES GIVRENT PAR DELÀ LES
STROBOSCOPES ARTIFICIELS QUI DISPERSENT DANS
LES FILAGES D'UNE VILLE JAMAIS ÉTEINTE TOUS
LES MOINDRES BOUTS DE NOS ÂMES BROYÉES DANS
LEURS CONTRAIRES QUI CRISSENT LEURS CHIENNES
DE VIE.

La rédaction





Notre invité

Éric Dupont



La logeuse

(extrait)

Épaves

C'est donc dans ce village éclos au bout d'une dune de sable que naquit, le 20 mai 1980, Rosa Ost, fille unique de Thérèse Ost, piètrre syndicaliste et excellente joueuse de Scrabble. C'est le destin tragique de cette enfant qui nous intéressera dans cette histoire de voyages et d'éternité, de mort impossible, de prophéties implacables et de cauchemars navrants. Comme plusieurs enfants de Notre-Dame-du-Cachalot, la petite eut la chance de ne pas connaître son père. Il était en effet de coutume dans ce village de limiter le plus possible les contacts entre les enfants et leurs pères. La décision avait été prise peu avant la naissance de Rosa après une série d'incidents malheureux qui avaient coûté la vie ou la santé mentale à un nombre trop grand de nourrissons. On s'était rendu compte que plusieurs enfants mouraient de malnutrition, de mauvais traitements ou carrément oubliés dehors par des froids pingouinesques après avoir été laissés aux soins de pères dissipés. Non que les pères de l'endroit fussent moins attentionnés ou moins attachés à leur progéniture; ils étaient tout simplement distraits. Si Rosa avait réussi à survivre à son père, c'est parce que le destin avait eu la bonne grâce de le faire disparaître en mer pendant une sortie de pêche au hareng, ce jour brumeux de mai 1980 où le phare de cap Cachalot s'était mystérieusement éteint pour ne plus jamais se rallumer. Au lendemain du naufrage, on avait retrouvé les débris du navire du père de Rosa sur les plages de galets de Notre-Dame-du-Cachalot, au pied du phare en



panne, tout au bout de la péninsule où la jeune fille se promenait tous les samedis après-midi, cherchant, des années après le désastre, quelque épave flottante qui aurait pu lui servir de relique de ce père qu'elle n'avait pas connu et dont la mère refusait de lui parler. Elle n'avait gardé de lui que la moitié de ses gènes et le regret de ne pas l'avoir connu. Thérèse avait détruit toutes les photographies qui auraient pu aider Rosa à explorer son passé. Ce n'est que par l'observation des attributs physiques de sa mère que Rosa avait réussi à se faire un portrait mental de son père disparu. Elle devait tenir de lui les reflets roux de sa chevelure, ses yeux bleus et une certaine élégance dans la démarche. Pour le reste, son imagination labourait dans le flou.

En ce samedi consacré à la pêche à l'oursin, Thérèse et son extension dans l'avenir firent une singulière découverte. Pendant la nuit, la marée avait déposé sur le rivage un grand bloc de glace empêtré dans des algues collantes. Elles devinèrent au centre de l'iceberg translucide un point mauve et se mirent en tête d'éclaircir le mystère. C'est à hue et à dia qu'elles avaient réussi à tirer le monolithe glacé jusque dans leur demeure et qu'elles avaient attendu que la chaleur fasse son œuvre. Après des heures de dégoulinage qu'elles épongeaient tour à tour avec de grandes serviettes pour ensuite les tordre au-dessus de l'évier, elles eurent la surprise de leur vie en découvrant, agrippée à une bouée de l'*Empress of Ireland*, le luxueux paquebot qui avait sombré au large de Rimouski au printemps de 1914, une petite vieille toute ratatinée vêtue de velours mauve.

S'agissait-il d'une victime du naufrage ou d'une quelconque noyée de Québec dont le corps s'était un jour pris dans cette bouée perdue à la hauteur de Rimouski? Nul ne le saurait jamais. Les eaux glaciales du golfe du Saint-Laurent l'avaient préservée de la putréfaction, et c'est seulement après que Thérèse l'eut assise devant la fournaise à l'huile pendant huit jours qu'elle finit par perdre son expression crispée. Elle mit encore des semaines à pouvoir se lever et encore plus longtemps à retrouver l'usage de la parole. Quand enfin ses mâchoires lui permirent d'émerger d'un silence de plus de soixante-dix ans, elle s'exclama, d'une voix sépulcrale : « Noël au balcon, Pâques aux tisons. » La petite Rosa, âgée d'à peine huit ans, apprit à cette occasion son premier proverbe. « Et moi qui cherchais des oursins ! », avait dit Thérèse.

La mer avait pris à Rosa un père et lui avait offert une grand-mère. Chacun conviendra que la transaction avantageait la fillette.

Peu impressionnée par ces étranges manières, Thérèse la nomma Zénoïde, la prit sous son aile puisqu'il ne lui restait plus dans le monde ni famille ni amis et la sacra Grand-mère à titre honorifique de sa fille, tâche dont Zénoïde s'acquitta avec toute la grâce et la vaillance dont elle était capable. Atteinte d'une forme rare de daltonisme, ses yeux ne distinguaient que certaines teintes de mauve et de violet. La vieille, pour éviter de paraître devant les gens couverte de couleurs bâtardes ou criardes, se vêtait toujours des ces couleurs imitant la floraison des lilas, l'emblème horticole du village. Comme elle était habile couturière, elle avait entrepris de vêtir Thérèse et Rosa à la mode du tournant du XX^e siècle. Avant l'arrivée de Zénoïde, Thérèse ne voyait qu'une raison valable de s'habiller le matin : ne pas être nue. Zénoïde apporta à la maisonnée l'élégance d'un temps révolu et la sagesse des proverbes de la langue française. De sa véritable identité, on ne sut jamais rien. Thérèse l'avait affublée du prénom Zénoïde en mémoire d'une tante disparue. Comme le disait elle-même la vieillard si éloquemment : « À beau mentir qui vient de loin. »

Bestiaire

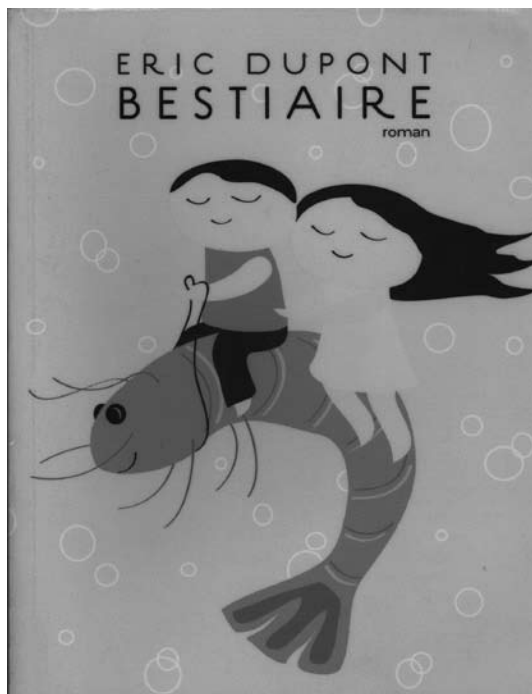
(extrait)

Le Chat (1976)

Juillet 1976. Montréal. Jeux de la XXI^e olympiade. Une petite gymnaste roumaine salue la foule, debout sur un tapis de sol. Pendant une trentaine de secondes, elle voltige entre deux barres de bois en narguant les lois de la gravité. Son atterrissage est parfait. Elle trouve même le moyen de sourire et s'éloigne du tapis bleu en gambadant comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Sous les yeux du monde entier, elle obtient une note parfaite. Dix. Nadia Comaneci, l'enfant à qui l'on ne donnait pour toute pitance qu'un oeuf par jour, révélait à la métropole québécoise la possibilité de l'apesanteur. De cette impressionnante démonstration de grâce, de courage et d'agilité, l'Histoire allait surtout retenir son sourire, c'est-à-dire la chose pour laquelle elle ne s'était pas entraînée et qui lui venait naturellement. Aujourd'hui, si vous errez du côté du stade olympique de Montréal, vous trouverez un monument érigé à la mémoire des athlètes médaillés aux Jeux olympiques de Montréal. Vous ne pouvez pas le manquer. Il est juste à l'entrée du Biodôme.

Vous cherchez le nom de Nadia parmi tous les autres noms. En levant les yeux, vous apercevrez aussi le drapeau de la Roumanie. Que je me souviennne de ça.

Cet été-là, la Société Radio-Canada avait modifié sa grille horaire pour nous permettre de regarder l'ange roumain voltiger sous les flashs des journalistes. En 1976, on donna à des milliers de petites Québécoises le nom de Nadia en souvenir du passage de la grâce à Montréal. La sainteté était



vêtue d'un maillot blanc orné de deux bandes latérales bleues. De l'autre côté de l'écran, à 450 kilomètres à l'est de Montréal, vautrés dans la chaleur d'une moquette à longs poils orange et jaune, ma soeur et moi regardions Nadia accomplir sous nos yeux des prouesses que nous allions répéter plus tard sur nos deux barres asymétriques personnelles : notre père et notre mère. Au commencement, donc, était ce petit chat roumain.

Que je vous dise encore que notre mère, la barre basse, aimait ses enfants, Elvis Presley et les chats ; de ces derniers, elle eut un nombre impressionnant. Notre père, la barre haute, aimait ses enfants, Jacques Brel et les femmes ; de ces dernières, il eut un nombre impressionnant. J'ai su très jeune que *Love me tender* et *Ne me quitte pas* n'étaient que deux versions différentes de la même chanson. Notre mère arrive à trouver l'intelligence dans les aboiements d'un chien. Notre père soupçonne la bêtise chez toute chose vivante. Notre mère consulte les oracles pour connaître l'avenir. Notre père fait régulièrement table rase du passé. Contrairement à notre mère, notre père affectionne le conflit. Dans un village majoritairement fédéraliste, il hissait le drapeau fleurdelisé au bout d'un mât juste devant notre maison. Pendant la visite paroissiale, il *attendait* le prêtre de pied ferme, pour le chasser de la manière la plus insolente. Il essayait de faire pousser des tomates en Gaspésie. Dans la fiction espagnole, on l'aurait vu à dos d'âne, livrant un combat mortel à des moulins à vent. Ma mère conjugue au passé les verbes que mon père ne connaît qu'au futur. Mes parents représentaient, dans les années 70, l'épitomé de toute la société québécoise. La sédentarité et le nomadisme. Le *yin* et le *yang*. D'abord indissociables, puis en alternance l'une de l'autre, ces barres asymétriques, une fois scindées par la scie à chaîne du Tribunal de la famille, ne se rencontreraient plus jamais. Ma soeur et moi, les deux enfants condamnés à voltiger entre ces deux barres, avons offert au monde un admirable numéro de gymnastique familiale.



Flash



Corps célestes

Jennifer Bélanger

Lumières transparentes.
Regards de braise. Incandescence.
Lèvres pyromanes. Cigarettes.
Sainte-Catherine. Rumeurs.
Badauds toxicomanes. Noctambules célibataires.
Nuit préambule. Aube érotique.
Élans pornographiques. Chair exilée.
Désirs insulaires. Rêves naufragés.
Taxis, appartement.

Squelettes stoïques.
Désert corporel. Dunes féminines.
Point de mire. Point de non-retour.
Plaintes vives. Hallucinations chromatiques.
Blanc et rouge. Vin et ivresse.
Parfum somatique. Odeurs florales.

Jardin de secrets.
Mouvements interrompus. Réveil du jour.
Appartement, taxis.
Reprise de vie. Réalité essoufflée.
Mille et un mots en flashes contemporains.

Octobre est un palindrome

Hugo Bourcier

Tu veux garder mes yeux pour toi toute seule.

Nos pupilles rougies par l'herbe humide ;
Les poignets coincés dans l'automne ;
Ton visage nuit blanche ressemble au mien,
Ne ressemble à rien.

Peut-être qu'une fois les chevilles
Embourbées pour de bon
Dans nos pièges respectifs ;
Une fois nos regards délivrés
Des cataractes ingénues de notre suffisance ;
Nos tympanes affranchis
Des crasseuses sonates de septembre,
Nous nous tiendrons debout,
Mais j'en doute.

(Je veux garder ton épaule pour ma tête seule.)

Tu vois, au soleil,
Les choses noires plus facilement broyées
Deviennent plus évidentes
Baignées dans leur contraire.
Comprends-moi bien :
Plus simplement,
En hiver mon cœur grille ;
En juillet ma langue givre.

« Veux-tu toujours garder mes ecchymoses
Pour tes poings seuls ? »

En attendant ta réponse,
J'ai regardé la canicule agoniser
Dans sa chaise électrique de feuilles mortes
Et au moment du coup de foudre,
J'ai compris que plus je pleurerai, plus je deviendrai sourd –
Et cette certitude, aujourd'hui,
Me donne sommeil ;
Ce doute, demain,
Me rendra bègue.

Un réveil

Virginie d'Amours-Licatese

J'ai une vague idée de ce qui m'entoure. Une fleur, une roche, un arbre. Des choses banales. Sans moi, plus rien. Elles n'ont aucun but. Je les regarde sans les voir. Je ne vois rien, il n'y a rien pour voir. Mes yeux sont vides de sens. Mes sens sont vides de tout. Un décor banal. Pas un mouvement. Des fleurs, des roches, des arbres. Pas un son.

Je suis assise là, sur une grosse roche. Elle est grosse, je crois. Je suis là, petite sur la grosse roche. J'attends. Mais quoi ? La fleur me regarde, son pétale est fixé sur moi. Elle n'a pas bougé. Je suis sûre qu'elle m'observe.

J'attends. Je plane. Je suis un pétale sans fleur. Tout m'est attente. Je plane sans savoir comment. Je plane sans savoir tomber. Rien ne m'attend.

Je tombe. J'ai mal. Je vis. Je ne comprends rien, jamais.

C'est toi qui es parti

Charles Dansereau

Moi, je suis restée, je suis restée ici, dans cet appartement trop grand pour moi toute seule, avec un lit qui a gardé ton odeur, des divans où on s'étendait, enlacés, entremêlés, fusionnés, des couvertures où on se prélassait, où on fondait l'un dans l'autre, les soirs d'hiver où nos vieux calorifères ne suffisaient plus pour nous réchauffer. Il me reste si peu de toi. Des souvenirs, des odeurs ? Ça n'a rien de vrai.

Tout ce qui me reste vraiment de toi, c'est des trous dans mes murs ; leurs rebords ont la forme de tes jointures, on peut encore distinguer un peu de ton sang qui les tache, qui y colle. Je ne l'ai jamais nettoyé, à quoi bon ? Je passe mes doigts dessus quand j'ai mal, quand je vois le monde entre deux œillères ; entre deux œillères ou la tête entre les mains, qu'importe ; tout y est sombre, étroit, tordu. Alors je touche ton sang, je passe mes doigts sur les contours des trous, je vois l'ombre de tes jointures qui se découpe contre le beige sale des murs, et tant que j'ai besoin de toi, je la frôle de mes doigts, j'y entre mon poing, je compare, je mesure, je souhaite et je me rappelle.

Demain, je nettoierai les murs ; demain, je les plâtrerai : demain, je t'oublierai. Pas ce soir, ce soir, je passe encore le bout de mes doigts sur le contour de tes poings, dans mon mur. Ce soir, je n'oublie pas, je n'oublie rien.

Psychose Toxique N° 27

Geoffroy Delorey

Dans la vitre noire : mon reflet déformé par chaque lumière blanche ou bleue qui défile à toute vitesse le long du rail.

Je regarde : le corps d'un autre, figé devant les portes arrière du métro. Un portrait idiot. Les muscles crispés, les dents serrées.

Le bruit d'un frein à main crisse dans ma colonne vertébrale. Au creux de mes veines, du mercure. C'est glacé. Une grande main d'acier s'abat sur ma nuque et m'attire de l'autre côté du miroir. Ça accélère. Ça grouille. Ça bourdonne.

Les passagers du métro me dévisagent. Des vautours. Leurs becs à la recherche du moindre bout d'âme qui dépasse. Ils me charcutent. Que je combatte. Du blanc. Que du blanc. Garder la maîtrise.

Mon reflet. Les vitres. Les miroirs éclatent, se recollent, éclatent, se recollent : jamais le repos de l'émiettement total. Ça disloque, arrache, foudroie, disperse et anéantit. Un chaos. Tessons de verre miroitants. La tension grimpe sans limite. Notes mescalines poussées par trompette jazz tympanes nerfs. Vers luisants sous ma peau. Du jaune, beaucoup de. N'en peux plus, je. Stop!

Ça se calme. Ça remballé ses choses. Encore, quelques coquerelles me grignotent le cœur. Je reprends mon corps comme on remet un manteau dévoré par les mites. Traversé par le vent d'automne. J'essuie la bave près de ma bouche et me relève.

Le reflet dans la vitre noire renaît entre chaque lumière bleue et blanche qui défile le long du rail.

Le lampadaire

Marianne Desrochers

Un homme aux lunettes embuées s'approche. Regard au sol, démarche maladroite, bras pendants, il s'appuie au lampadaire. Ses cheveux ne sont plus que nœuds et vagues. Ongles rongés, yeux crevassés. Malheurs. Chienne de vie. Cela vaut-il toujours la peine de sourire ?

Court-circuit. Les filages s'entrechoquent. La tension meurt. Les couleurs sont absorbées. Un puissant *flash*, tout devient blanc, illisible. Les ombres, les arbres, le vent, plus rien ne se ressemble.

L'homme se laisse tomber, la tête entre les genoux. Sanglote. Il entend son cœur battre jusque dans ses tempes. Soupire devant l'impuissance.

D'ordinaire, je ne déclenche pas les passions

Marie-Ève Groulx

L'autre jour en passant devant une vitrine, bien quelconque à vrai dire, j'ai sursauté. Celle qui fort longtemps m'est apparue comme le parfait exemple d'une grise banalité, je ne la reconnaissais pas. Je ne la reconnaissais plus.

Un regard plus franc, plus ferme, qui ne sourcillait pas. Une bouche qui esquissait une légère moue, mi-taquine, mi-provocante. J'ai continué mon chemin, mais elle était toujours là, à me dévisager. Ce regard, cette moue, cet éclat qui allumait les passants. Elle a replacé une mèche derrière son oreille et m'a fixée. Sans se défilier.

Ce qui m'a choquée ce matin-là, devant cette vitrine quelconque, par un jour tout à fait ordinaire, un peu brumeux et sans histoire, c'est ce flash que j'ai eu.

Réponse à son cri

Geneviève Ladouceur

On me prend en photo. Une lumière blanche se déclenche. La vision d'un profond souvenir en couleurs non-saturées refait surface.

Je rends visite à ma plus vieille amie. Je monte l'escalier qui mène jusqu'au pas de la porte. J'ai le poing serré, prêt à frapper contre le bois. Arrêt.

Un cri étouffé sort de la façade de la maison.

Un deuxième cri. Plus strident cette fois. Je recule de quelques pas et trébuche dans l'escalier, me relève et cours à ma voiture. J'ai mal au dos. J'entre chez moi. Lui téléphone. Ne reçois aucune réponse. Je raccroche et attends.

Je me rappelle très bien n'avoir rien tenté, m'être enfuie. Elle ne reviendra jamais. À chaque fois qu'un flash se déclenche, il fait plus noir que blanc.

Maude Marineau-Cyr

Cela fait des jours que j'y pense. Il me semble que j'oublie quelque chose.

J'ai toujours été comme ça. Depuis que je suis toute jeune, j'ai toujours eu l'esprit ailleurs. Parfois, il m'arrive d'entamer une phrase et de ne pas savoir comment la finir.

Je me lève en retard ou en avance. J'oublie quel jour ou quelle date nous sommes. Quand on me demande mon âge, je me trompe tout le temps.

Un jour, je pense que je suis enfant unique et le lendemain, j'ai six frères.

Je ne me souviens jamais du nom ou de l'âge de mes parents. Il m'arrive d'oublier que je suis orpheline.

Des fois, j'oublie que je vais au cégep. J'oublie que je suis rendue à l'université! Cela va sans dire que je ne me rends jamais au bureau à l'heure.

Un jour, j'habite chez mes parents et le lendemain... chez mes parents.

Je ne paye jamais mon loyer ni l'électricité. Je ne paye pas mon hypothèque.

J'oublie que je suis mariée, je me rappelle que j'ai des enfants, j'oublie que j'ai des petits-enfants, je me rappelle qu'ils sont déjà morts.

J'oublie à quel point j'oublie...

Cela fait des jours que j'y pense. Il me semble que j'oublie quelque chose.

J'ai toujours été comme ça...

Textes de la collection *Prise 1*

Nouveautés de l'hiver 2009

Extraits



Eaux mortes

Geneviève Ladouceur

Élisa

Le sable était brûlant ; le soleil, éclatant ; l'eau, bouillonnante.

Élisa était étendue, le ventre à plat contre sa serviette de plage épaisse et humide. Elle se faisait bronzer dans l'espoir d'éliminer le surplus d'eau qu'elle avait dans le corps pour pouvoir maigrir. Elle se trouvait énorme.

Étendue sur la plage, elle était lâche : elle n'osait même plus se tourner sur le dos tellement elle était sans énergie. Elle avait perdu sa guerre contre l'astre lumineux. Elle sentait son dos piquer, gonfler. Des cloches se formaient sur ses omoplates. Elle espérait que ce ne soit qu'une impression. Elle pensa qu'elle devait mettre de la crème solaire à son fils.

Les rires qu'elle entendait quelques minutes auparavant s'étaient dilués. Les sons et les images lui paraissaient flous, comme dans un rêve. Les cris, les pleurs aussi. Sur la plage, que des gens sans visage qu'elle avait du mal à distinguer. Si elle n'avait pas eu toute sa tête, elle se serait crue dans l'œuvre d'un peintre impressionniste. Sauf qu'il y avait des masses en mouvement. Elles se déplaçaient rapidement. Un pied, ou autre chose, lui obstrua la vue pendant une fraction de seconde.

Oh, là ! Elle devait se lever, quitter la plage. Sa peau pèlerait bientôt. Elle avait déjà l'impression que des lambeaux d'épiderme tombaient et elle n'avait pas envie de se rendre jusqu'à la deuxième couche. Sa peau vieillirait trop vite.

Elle tenta, tant bien que mal, de se



mettre debout. Y arriva. Chercha son fils du regard, mais tout était toujours aussi flou. Elle ne le vit pas ou ne le reconnut pas. Elle l'appela.

— Didier! Didier! Viens ici, mon chéri.

Aucun enfant n'accourut. Quelqu'un vint lui porter de l'eau : un homme de grande taille qui titubait en marchant. Elle but. Retrouva une partie de sa vue. Ne remercia pas l'homme qui l'avait aidée, trop paniquée. Elle ne trouvait toujours pas son fils, mais, en ouvrant grand les yeux, elle réalisa que les gens étendus étaient, en majeure partie, des cadavres, roussis par le soleil. Des gens criaient et pleuraient. Ils tentaient de traîner les corps à l'ombre. D'autres couraient se mettre à l'abri, abandonnant leurs proches aux rayons meurtriers du soleil. Elle tourna la tête. L'eau... Élixa courut vers l'eau, chancelante. Elle voulait se rafraîchir pour être en état de retrouver son enfant.

Quand elle fut assez près de la mer pour y distinguer quelques formes, elle poussa un hurlement strident.

Une trentaine de cadavres flottaient. Des corps rouges et déformés. Certains toujours en vie, pris de spasmes violents. Élixa porta ses mains à sa bouche. Des larmes roulèrent sur ses joues.

— Didier!

Elle ne put s'empêcher de mettre un pied à l'eau. De l'eau bouillante. Elle recula.

Puis, elle crut voir Didier. Elle cria de nouveau. Se précipita dans l'eau pour l'en sortir. Elle avança jusqu'à lui et le prit dans ses bras. Un enfant brûlé, mort, mais ce n'était pas son fils. Elle se retourna vers la plage et le vit. Elle voulut sortir de l'eau. Elle criait de douleur. Bien vite, elle ne put plus avancer ni hurler. Elle mourut avant d'atteindre la rive.

Chroniques de banlieue

Alexandre Turcotte

La femme tempête

*Peut-être qu'il pleut
Peut-être qu'il neige
Peut-être que ma chambre
Est en train de brûler
Peut-être qu'il pleut*

Maken Kozapo

J'ai le goût d'une pêche dans la bouche, celui d'un sein chaud pas tout à fait mûr dans la paume. Un souvenir de peau claire, de cheveux couleur de blé à l'odeur de brûlé. L'impression perdue de lèvres immenses. J'entends le son d'une amertume dans l'air. Je n'ai pas pleuré.

Je me promène dans la rue, sur le trottoir. Au loin, je vois les nuages qui s'en viennent, précédés d'un vent violent et chaud. Le ciel est plein, gris, blanc et tout proche. Il va pleuvoir cette nuit.

Au détour d'une rue, le vent agite la poussière dans un tourbillon qui grandit et grossit. Celui-ci, en se déplaçant, s'accroît et amasse les débris et les déchets qui traînent, et finit par former une petite tornade de sable, de feuilles et même de cailloux. Je regarde toute cette poussière virevolter et s'enfuir sur la rue à ma gauche. Sur son passage, j'entends les feuilles des arbres qui bruissent et produisent un immense brouhaha de milliers de voix végétales. Tout au fond, sur le point de fuite que font le trottoir, les maisons et les arbres, une silhouette surgit. Les feuilles l'acclament et applaudissent à son approche.

Une femme apparaît.

La femme de la tempête. La fiancée de l'ouragan. La fille des cataclysmes. La sœur des typhons, des raz-de-marée, des tornades et du tonnerre. Le vent. Une jeune femme, une vieille femme. Une rafale entremêlée de cheveux blancs. Un visage anguleux au teint blafard. Des vêtements diaphanes battent autour d'elle. De loin, je vois ses yeux gris me regarder. Et soudain, une bourrasque l'emporte et elle se désagrège en sable et en poussière. J'aurais voulu qu'elle me console, sœur de ma perte. J'aurais voulu noyer ma peine dans un ouragan de fureur.

Je continue.

Le loup

*Je l'aime en fou
Je suis un loup
Oui un loup
Je l'aime toujours*

Maken Kozapo

Dans la forêt qui borde nos maisons, j'attends les amis en observant les alentours.

Nos bancs sont des souches de bois, des planches trouvées sur les chantiers de construction, un lit volé un mardi matin sur le terrain d'une maison. Une fois, on s'est retrouvé avec des sofas. Personne n'a jamais su comment, mais un jour ils ont brûlé tout comme les chaises de plastique que quelqu'un avait apportées pour s'en débarrasser. On finit toujours par s'appuyer sur des bûches ou des troncs d'arbres. C'est justement ce que je fais en attendant les autres. Le soleil se couchera bientôt, je vais allumer un feu quand les amis arriveront avec du papier.

Une idée me traverse l'esprit. Une pensée. Je suis un loup. Ce doit être la forêt qui me donne cette impression. Un loup solitaire. Malgré la meute de fous qui s'en vient tantôt avec la bière, je suis un solitaire.

